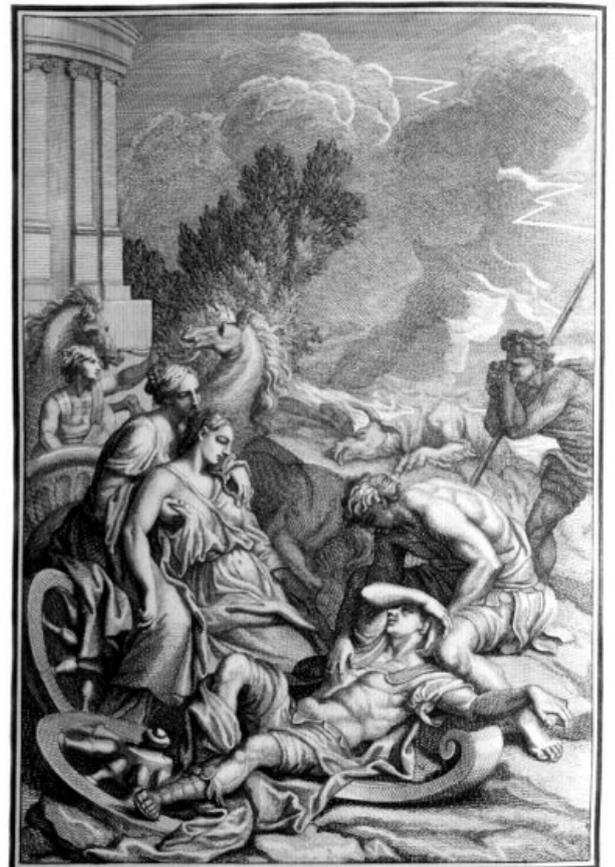


TEXTE COMPLEMENTAIRE n° 1
Le récit de la mort d'Hippolyte par Thémamène, V, 6
Phèdre, RACINE, 1677

Phèdre aime d'un amour coupable le fils de son mari Thésée qu'elle croit mort car disparu depuis six mois. Horrifié par cet amour, Hippolyte fuit Trézène. Le retour inattendu de Thésée sème le trouble et, pour éviter le suicide de Phèdre, Oenone, sa nourrice et confidente, fait croire à Thésée que son fils a séduit sa femme. Thésée bannit son fils et prie Neptune Dieu de la mer de le venger. Furieuse d'avoir une rivale en Aricie, Phèdre n'avoue rien. A l'acte V, Thésée qui commence à avoir des doutes, apprend la mort de son fils sur les flots : c'est le récit par Thémamène, le gouverneur de Thésée.

THERAMENE

Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte, et sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix ;
En efforts impuissants leur maître se consume ;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.
A travers des rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt : l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé ;
Dans les rênes lui-même, il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;
Ils courent ; tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit ;
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques,
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit,
Les rochers en sont teints, les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main,
Il ouvre un oeil mourant qu'il referme soudain :
"Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie. "



Louis Chéron, Racine, 'Phèdre', acte V, sc. 6